

BRESIL : LES MILLIONS DE SINISTRÉS DE LA FAIM

Le Brésil est une poudrière prête à exploser. Depuis le printemps, la grande métropole de Sao Paulo est périodiquement en proie aux pillages et aux émeutes de la faim. Inflation, chômage énorme, dette extérieure estimée à quelque 100 milliards de dollars : le « miracle économique » paraît loin. La crise brési-

lienne est multiple. Et, il y a, plus urgente que jamais, celle du Nordeste : endémique et aggravée par la sécheresse. Des millions de personnes sont sinistrées. Trois millions de personnes sont en danger de mort. Les espoirs de secours et de solutions sont très limités.

A SANTANA D'IPANEMA LES PAYSANS EN SONT REDUITS A MACHER LEURS CHAUSSURES

Correspondance particulière au Nordeste du Brésil

A 300 kilomètres à l'intérieur des terres, dans le Nordeste, les ponts enjambent des rivières qui n'ont plus de cours d'eau que le nom : cailloux, poussière, terre craquelée. Le relief dessine à l'infini des petits bassins arrondis : les anciennes réserves d'eau aujourd'hui à sec. Seuls les mandacarus, les cactus de la région, trouvent encore la force d'élaner leurs bras vers le ciel d'aquarelle. La sécheresse tue le bétail, vient à bout des plantations et même des hommes.

Un paysan erre sur les routes. Il lui reste six vaches. Il dit : « Si ça continue, il ne restera plus un seul d'entre nous pour raconter notre histoire. »

Début septembre, il y avait déjà dans le Nordeste 24 millions de sinistrés, soit 67 % de la population. La sécheresse touche 87 % du territoire nordestin.

A Santana d'Ipanema, dans l'Etat d'Alagoas, la fête traditionnelle du haricot noir n'existe plus depuis cinq ans.

Pour s'alimenter, les paysans entrent en concurrence avec leurs animaux : ils en sont

reduits à manger la palme fourragère cuite à l'eau, ce cactus qu'on donne au bétail en temps de sécheresse. D'autres avaient la pâtée destinée aux volailles. On garde précieusement les derniers animaux, comme un recours en cas d'extrême urgence. J'ai vu des paysans découper en lamelles le cuir de leurs bottes, et le mastiquer pendant des heures pour tromper la faim.

A Santana d'Ipanema, au cours d'une visite de députés, une femme a crié : « Mes enfants sont en train de mourir. Si ça continue, je vais me mettre à voler. »

Elle n'est pas la première. De véritables jacqueries paysannes secouent depuis plusieurs mois le Nordeste du Brésil. Dans l'Etat d'Alagoas, il ne se passe pas un jour sans que les journaux locaux n'en retracent les événements. Plus de deux cents sinistrés de la sécheresse ont envahi la ville de Santa d'Ipanema. Equipés de sacs, ils se sont mis à manger et emporter tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage.

Tentatives de pillage dans le village de Maravilha, envahi

aux cris de « Nous avons faim. » Les paysans ont exigé du préfet qu'il prenne des mesures, sous peine de mettre la ville à sac.

Dans le Ceara, l'Etat le plus grièvement atteint, la population court après les rats des champs. « Il faut voir sur le plateau, les gens se battent pour piéger les rats. Avant, mon fils Chiquinho arrivait à prendre une dizaine de rats, mais depuis quelques semaines, il n'en ramène que trois ou quatre et encore, on est contents... », déclare dona Raimunda, soixante et onze ans, à la une du *Jornal do Brasil*.

Il y a deux ans, quand la faim a commencé de serrer un peu plus au ventre du Nordeste, un médecin du Ceara a conseillé à la population de consommer ces rats, assez riches, dit-on, en protéines. Dans le même Etat, un prêtre a empêché qu'on ne tue les chats. Miriam Motta, femme du gouverneur du Ceara, a raconté avoir vu deux hommes assis sur un banc dans le train. « Tout le monde est descendu, mais eux ont continué : on aurait dit qu'ils dormaient. En



Hier, il avait encore quelques citrons. Aujourd'hui, il n'a plus rien et scrute le ciel en se signant à la moindre ébauche de nuage

vérité, ils étaient morts de faim. »

Le seul et dernier espoir de subsistance pour les paysans du Nordeste reste les « fronts de travail », mis en place par l'Etat : ils vont travailler pour

15.300 CR (cruzeiros) la moitié du salaire minimum de la région. Dans l'Etat d'Alagoas, ceux qui ont réussi à s'inscrire sur les listes, près de 60 000 sertanejos (habitants du sertão), affamés et malades, se

rendent chaque jour sur les quelque quarante « fronts » coordonnés par les autorités.

Selon l'ampleur des « fronts », 50 à 120 paysans travaillent six heures durant, à travers des réservoirs gigantesques, à la pelle, la pioche et la brouette, en attendant le jour où la pluie viendra les remplir.

Ces fronts de travail ont été instaurés sous le gouvernement Juscelino Kubitschek à la fin des années 50. Depuis, rien de nouveau n'a été mis en place. Depuis plusieurs années, les députés nordestins de toute appartenance politique, électionnés unanimement et publiquement leurs voix pour dénoncer l'insuffisance de ces mesures palliatives. Roberto Torres, un député de la majorité dans l'Etat d'Alagoas, accuse ce système de « réduire les travailleurs à l'esclavage pur et simple. Outre le fait qu'ils font plusieurs kilomètres à pied pour arriver sur leur lieu de travail, le ventre vide, on leur interdit de se reposer après dîner, et lorsqu'ils arrivent en retard une somme est retenue de leur salaire. Comment une administration d'Etat peut-elle exiger un tel horaire, tout en payant les travailleurs moins de la moitié du salaire minimum ? » D'autant que le problème n'est pas nouveau.

Le rapport publié par les spécialistes du Centre

Pourtant un soir, où comme tous les sertanejos, Aldemar scrute le ciel, l'espoir renaît. Une formidable masse nuageuse et noire s'avance sur eux.

Ce soir-là, les paysans font le signe de croix : d'ici quelques jours, il va pleuvoir, c'est sûr. Aldemar met ses hommes au travail. C'est le moment où jamais d'augmenter la capacité de sa réserve pratiquement à sec. « Il a fallu vider l'eau qui restait et creuser, creuser : deux cents heures de travail pour agrandir le plan d'eau. La pluie n'est jamais venue. Pendant six mois pas une seule goutte. Le nuage avait disparu. »

Brise, Aldemar a dû se jeter à l'eau de la fazenda. C.R.

COMMENT ALDEMAR PERDIT 100 VACHES, 70 VEAUX ET 3 TAUREAUX

A soixante ans, Aldemar a déjà tout fait dans sa vie : instituteur, pharmacien, imprimeur, patron de discothèque, prêtre et père de famille, et même éleveur de bétail, propriétaire terrien dans le sertão, le plus amer de ses souvenirs.

Aldemar n'a pas eu de chance. Ses terres, il les a achetées en 1979, juste au début de la sécheresse. Son histoire ressemble à celle de tous les petits et moyens propriétaires de la région : la lutte désespérée pendant cinq ans, puis l'abandon.

Sa fazenda se trouve à 300 kilomètres à l'intérieur des terres dans l'Etat d'Alagoas. Il s'y installe avec son fils aîné : sa famille reste à la capitale. 100 vaches à lait, 3

taureaux et 70 veaux : une propriété de taille moyenne. En 1980, Aldemar plante 20 sacs de feijão, le haricot noir. Il espérait en tirer 200 sacs : il n'en retire que 10. En 1981, il plante à nouveau 20 sacs de haricots, cette fois, il n'en retire aucun.

Mais il faut tenir. Aldemar est nordestin : l'endurance, il sait ce que c'est. Et puis il y a les vaches, metisses de hollandaises (pour le rendement) et de zébus (pour la résistance).

Elles produisent près de 700 litres par jour : pour bien faire, il faudrait atteindre 1 200 litres par jour. Mais l'herbe se fait rare, l'eau aussi : les bêtes rentrent souvent avec du sel d'évaporation collé à leur pattes. Même la palme, sorte de cac-

tus implanté au XIX^e siècle dans le sertão pour pallier les insuffisances de l'alimentation du bétail, tire à sa fin. Et les rations, mélanges de blé et de noyau de coton, sont devenues inabondantes.

Puisqu'il n'y a plus d'herbe ici, Aldemar ira en chercher ailleurs, là où on trouve encore, à 200 kilomètres en allant vers la mer. Il paye dix hommes pour faire chaque jour la navette : six à sept heures sur les pistes de terre et trois camions. Deux mois passent, à l'horizon toujours pas le moindre nuage : le prix des camions chargés d'herbe précieuse commence à devenir très lourd.

A la ville, on lui parle d'une solution possible, un curieux mélange de paille de

canne à sucre et d'eau. D'autres ont déjà essayé. Aldemar tente l'expérience. De la canne, il y en a des tonnes qui sortent chaque jour des usines de traitement de la zone sucrière. L'eau, il faut aussi aller la chercher, à 15 kilomètres de la propriété, dans la grande réserve du gouvernement. A nouveau, les camions sillonnent les routes, de 3 heures du matin à 6 heures du soir.

Au bout de quinze jours, 30 des vaches sont déjà mortes. Le vétérinaire est catégorique : c'est l'excès de cellulose (95 %) contenu dans la canne qui a tué les bêtes. La production de lait est arrivée au niveau zéro. Pis : il faut en acheter pour nourrir les petits veaux nouveaux. Aldemar dépense plus d'argent qu'il n'en gagne.